

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 15 JUIN 1889

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Jeu scientifique : Le théâtre des équilibristes.—L'abbé Henri-Raymond Casgrain, par Charles Amean.—L'honorable juge Siméon Pagnuelo, par J. H. Charland.—Promenade à travers l'exposition, par P. Colonnier.—"The romance of Dollard", par Alphonse Gagnon.—En fumant, par Raoul Renault.—Carnet de la ménagère.—Excursion à Québec.—Variétés.—Récréations de la famille.—Feuilleton : Sans-Mère (suite).

GRAVURES : Portrait de M. l'abbé Casgrain, président de la Société Royale du Canada—Portrait de Son Honneur le juge Pagnuelo.—L'épouvantable hétacombe de vies humaines et de propriétés causée par la rupture d'un réservoir, à Johnstown.—L'Exposition Universelle de Paris : Histoire de l'habitation humaine (suite).—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

| | |
|------------------|-------|
| 1re Prime | \$50 |
| 2me " | 25 |
| 3me " | 15 |
| 4me " | 10 |
| 5me " | 5 |
| 7me " | 4 |
| 8me " | 3 |
| 88 Primes, à \$1 | 88 |
| 94 Primes | \$200 |

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

LA GROSSE PRIME

M. Clément Lafleur, 119, rue Saint-Augustin, Saint-Henri de Montréal, a gagné la prime de \$50.00, au dernier tirage mensuel des primes du MONDE ILLUSTRÉ.



* * Un jour, pendant la semaine sainte, Racine mena Lafontaine à l'office du soir et lui mit dans les mains un volume de la Bible. Lafontaine tomba sur la belle prière des Juifs dans le prophète Baruch et, plein d'admiration, il s'empressa de dire à Racine au sortir de l'office : "Quel était donc ce Baruch ? C'était un bien beau génie !" Et les jours suivants il disait à toutes les personnes qu'il rencontrait : "Avez-vous lu Baruch ? C'était un bien beau génie !"

Je n'ai pas lu Baruch, mais je comprends très bien l'enthousiasme de Lafontaine après la lecture d'une belle œuvre, car je viens d'éprouver un peu ce sentiment en fermant un nouveau livre, bien canadien, l'*Outaouais supérieur*, d'Arthur Buies.

Certes, le titre n'a rien de très séduisant, et les amateurs d'émotions fortes, les lecteurs de romans chers à madame Pipelet, n'y trouveront pas de quoi galvaniser leur imagination surchauffée et leurs névroses malsaines, mais ce livre a ce rare mérite d'être sérieux, instructif et agréable à lire.

Il faut le reconnaître, nous produisons très peu de livres sérieux, car ce qualificatif s'applique à des productions tellement indigestes qu'il est devenu synonyme de lourd et de souverainement ennuyeux ; et c'est à ce genre qu'appartiennent la plupart des ouvrages publiés jusqu'à présent sur des sujets spéciaux, tels que les monographies des régions qui composent notre pays.

* * Nous nous plaignons souvent de ce que l'Europe ignore les ressources inépuisables du Canada, mais je crois qu'il faudrait nous accuser nous-mêmes de cet état de choses et reconnaître que c'est à nous qu'est dévolu le rôle d'attirer l'attention des autres peuples sur la valeur de notre sol, autrement que par la publication de livres ou de brochures qui distillent l'ennui et provoquent plus de pitié que d'admiration.

C'est ce qu'a très bien compris M. Buies.

Dans la préface très claire et parfaitement écrite, l'auteur s'exprime ainsi :

J'aborde donc cette fois une autre section du grand Nord Canadien, celle de la vallée de l'Outaouais ; je viens parler d'une région belle entre toutes, dans un pays qui est un des plus beaux du monde. En général, nous ne connaissons pas assez cette terre qui est la nôtre, parce que notre éducation, trop tournée vers les choses abstraites, vers un passé qui va de plus en plus s'évanouissant, ne nous apprend presque rien de ce qui est autour de nous, de ce qui est devant nous, de ce qui est sous nos pas. Aussi, sommes-nous bien peu portés, pour le très grand nombre des Canadiens, à étudier notre propre pays et, par suite, à le faire connaître. Il en résulte le double désavantage de nous ignorer nous-mêmes et d'être encore plus ignorés des autres peuples. Nous n'avons à offrir à l'étranger, ou aux amis naturels de la nationalité franco-canadienne, que des "livres bleus," des brochures renfermant aussi peu de renseignements qu'elles pullulent de fautes grossières, d'inconcevables négligences de langage, ou bien encore des brochures copiées les unes sur les autres, qui ne sont, à proprement parler, que des nomenclatures, que des groupements sans ordre et sans lumière, des assemblages pâteux de statistiques, ou de lourdes et indigestes compilations de rapports mis bout à bout et reliés entre eux par des joints informes. Comment pouvons-nous, avec de pareilles choses, attirer les regards des autres peuples ? Et comment nous étonner si, dans de rares circonstances seulement, on ne fait du Canada français qu'une mention passagère, si on ne lui accorde qu'une attention vite dissipée ? Comment voulez-vous intéresser les autres peuples en notre faveur quand nous nous intéressons si peu à nous-mêmes ? Accusons-nous tout les premiers de reléguer notre propre pays à l'arrière-plan.

L'étude géographique surtout, est à peu près nulle, et cependant cette étude, à notre époque d'expansion rapide et de relations multipliées, est indispensable, même au plus humble des citoyens.

Hélas ! ce qui est pis encore, c'est qu'il y a parmi nous des écrivains de talent qui dédaignent de s'occuper du seul pays auquel ils tiennent par les liens réunis de la naissance, de l'éducation, des affections premières, de la raison, du sentiment et de l'intérêt. Ces écrivains, quand ils s'adressent à notre public, ne l'entretiennent guère que de sujets qui lui sont relativement fort indifférents, ou qui ont été traités cent fois avant eux par des auteurs d'une compétence, on l'admettra aisément, au moins égale à la leur.

* * Tout cela est très bien pensé et malheureusement trop vrai.

Dans notre pays, il est très rare qu'un écrivain soit quelqu'un, lui-même, c'est-à-dire un homme ayant des idées, un style à lui ; il est presque toujours l'imitateur d'un autre, sans avoir la moindre parcelle d'originalité ; forme, fonds, tout est emprunté, et il n'y a guère que le style qui ne le soit malheureusement pas.

Buies est le fondateur d'un nouveau genre en Canada, de même que Elysée Reclus a opéré une véritable révolution dans la science en créant une géographie nouvelle, transformée, exacte comme renseignements, précise dans ses détails, et dont la couleur et le charme du style en rendent la lecture aussi attrayante qu'instructive.

Ce n'est pas mince besogne que de s'écarter des sentiers battus, de renoncer aux habitudes routinières de nos devanciers et d'inaugurer un système de vulgarisation, une science ordinairement aride, tout en produisant une œuvre littéraire du plus haut mérite, et c'est précisément ce qu'a fait l'auteur de l'*Outaouais supérieur*.

Il a réussi, et c'est après avoir parcouru ces belles pages, que, secoué par le charme de cette lecture, je ne puis m'empêcher, imitant Lafontaine, de demander à tous mes amis : "Avez-vous lu le nouvel ouvrage de Buies ?"

Les différents chapitres de ce livre sont traités d'une manière claire, exacte, et la poésie qui parfume toutes ces pages nous fait aimer ces grandes solitudes du nord, désert aujourd'hui, mais que nos enfants verront transformées en plaines riches et fertiles.

Lisons ensemble cette belle page écrite à la mission des Oblats du Témiscamingue :

Ce que l'on éprouve dès les premiers instants que l'on passe à Mission, c'est une tendance irrésistible à la contemplation, au recueillement. On se sent là comme arrivé subitement dans un autre monde et l'on est saisi par les étranges sensations de l'inconnu. Cette maison solitaire, enveloppée dans son silence, et qui semble inhabitée tou-

en gardant l'apparence de la vie, pendant qu'au loin, aussi loin que le regard peut atteindre, tout est également tranquille, profond, imperturbable, porte au cerveau et au cœur une singulière impression de délaissement dans l'espace désert et muet. Mais l'âme bientôt est doucement ramenée à elle. La bonne, tendre et maternelle nature lui sourit. Grande, immense, elle est devant le regard, mais on plonge avec délices dans cette immensité dont rien n'altère la serene mansuétude. L'homme, en présence de l'im-pénétrable nature, pleine à la fois de secrets et de tendresses pour lui, qui ne l'accable pas du poids du mystère, mais semble lui ouvrir au contraire des portes innombrables vers l'infini, se sent bientôt moins pénétré de sa petitesse que de son immortelle grandeur. Sa faiblesse ne le déconcerte ni ne l'humilie ; il reprend rapidement l'empire de lui-même, et sa pensée, écrasée par l'impression d'un moment, se retrouve maîtresse absolue d'elle-même et du monde qu'elle contemple.

Ainsi, perdu dans ma rêverie, en quelques minutes je venais de passer par les impressions les plus diverses, contemplant en dernier lieu un petit oiseau-mouche qui, de fleur en fleur, voletait dans le jardin de la Mission, lorsque le Père Fafard, s'avançant vers moi :

— Venez, me dit-il, je vais vous montrer la chapelle, puis nous traverserons de l'autre côté où vous verrez l'ancienne chapelle bâtie par M. Bellefeuille, le cimetière où est enterré le Père Laverlochère, et le poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

Aux yeux du passant qui ne voit que le côté extérieur des choses, la chapelle de la Mission ne saurait offrir le moindre intérêt. C'est tout uniment une pauvre petite construction en bois, faite avec le seul objet de réunir les Indiens le soir, à la prière, et le dimanche à la messe. Cependant, l'intérieur ne manque ni de grâce ni de proportions ; c'est que, dans tout ouvrage qu'inspire une pensée chrétienne et généreuse, il y a quelque partie per où l'âme se révèle et lui communique tout ce qu'elle renferme de sentiment inné, quoique imparfait, du noble et du beau.

Tout ce petit intérieur a une physionomie primitive, candide, ouverte, qui semble s'adresser tout droit à votre âme et vous demande pardon, à vous qui avez sans doute admiré de bien beaux temples, de s'appeler la maison de Dieu, quand on est si petit et si pauvre !

* * J'ai peut-être eu tort de faire ces quelques citations, car on peut croire que j'ai trié sur le volet les meilleurs passages, ce qui n'est pas, et je ne puis mieux dire, pour être dans le vrai, que le style se soutient à la même hauteur de la première à la dernière page, et je sais combien volumes de vers qui ne contiennent pas la dixième partie de poésie de cette prose éblouissante.

C'est une excellente étude dans laquelle on s'initie d'une manière simple et facile à des questions topographiques, historiques, minières, agricoles et industrielles, dont le seul nom suffit d'ordinaire pour faire fuir les lecteurs, mais qui aurait pu être complétée par l'adjonction d'une carte plus récente que celle de 1880, annexée à l'ouvrage et qui est incomplète.

Ce qu'il manque encore à l'ouvrage de M. Buies, ce sont des illustrations dessinées par Bayard, Rioux, Yau, Dargent et autres artistes dont les productions merveilleuses font la gloire de la France, et qui sait si ce rêve ne sera pas réalisé un jour.

J'espère que notre excellent écrivain, — notre maître à tous, y compris tous les membres de la Société Royale — continuera l'œuvre qu'il a commencée en 1880 par l'histoire et la description du Saguenay, et qui vient d'être suivie du second volume de la série d'ouvrages qu'il nous promet.

Un livre comme celui dont je viens de vous parler fait plus de bien au Canada et nous grandit plus aux yeux des autres peuples que tous les discours que nous envoyons depuis vingt ans aux quatre vents du ciel.

* * Dans ma dernière causerie, je vous parlais d'accidents et je déplorais même la fréquence des cas de pertes de vie à Montréal, et au moment même où j'écrivais ainsi, une des catastrophes les plus terribles que l'on ait jamais vues avaient lieu sur notre continent et mettait en deuil des milliers de familles.

L'inondation subite de Johnstown et de la vallée de Conemaugh, par suite de l'éboulement de la digue des grands réservoirs, a causé des ravages inouis et a provoqué des scènes de dévouements admirables et d'horreurs sans noms.

Parmi les victimes se trouve un homme, un vaillant, dont l'histoire gardera le nom et le souvenir.

Daniel Periton, fils d'un marchand de Johnstown, demeurait près du réservoir qui a crevé, et l'un des premiers s'est aperçu des mouvements qui s'opéraient dans la digue ; comprenant le danger, il sauta aussitôt à cheval et descendit au galop dans